

# Jules Bourgoïn et la mission de l'Institut de la Pointe-aux-Trembles

par Jason Zuidema,  
Université Concordia

« Dans le groupe, on remarquait un tout jeune homme grand, mince et droit comme un i. D'apparence un peu nerveuse, il trahissait une forte énergie et sa vue seule suffisait pour faire comprendre qu'il était venu au Canada pour y faire oeuvre utile. Il entraînait volontiers en conversation, avait des manières aimables, savait se rendre agréable et en peu de temps, se créait des amis. Cet homme, c'était Jules Bourgoïn! »

– R.-P. Duclos, sur l'arrivée de J. Bourgoïn à Montréal en 1868<sup>1</sup>

La Société missionnaire franco-canadienne (FCMS) oeuvrait depuis près d'une génération auprès des Canadiens français au moment où Jules Bourgoïn débarquait à Montréal. Duclos, dans son histoire du protestantisme français en Amérique du Nord, rappelle que cet homme grand et mince faisait partie du quatrième contingent de cette société venu travailler au Canada-Ouest. Bien que l'oeuvre soit déjà ancienne, Bourgoïn semble arriver dans un période où la conjoncture est favorable à l'oeuvre missionnaire, le personnel et les structures bien en place<sup>2</sup>. Peu après son arrivée, le Rapport annuel de la FCMS l'affirmait :

Il ne fait pas de doute que les Canadiens français sont main-

tenant plus ouverts à l'accueil de l'évangile qu'ils ne l'étaient il y a quelques années. Ils ont acquis plus d'indépendance, se permettent de penser par eux-mêmes en matière religieuse, de lire attentivement la Bible malgré les interdits des prêtres qui se rendent bien compte de cette liberté naissante et font tout pour la contrer. [...] Nul doute que ce réveil est le résultat de l'éducation, de la diffusion de la Parole de Dieu et du travail évangélique de notre société comme de celui de plusieurs autres.

Ce bel optimisme sera naturellement contesté aussi bien au Canada français qu'à l'étranger, mais c'est dans un tel contexte que Bourgoïn entamera son travail missionnaire<sup>3</sup>.

Natif de Glay en France en 1848, Bourgoïn a été influencé dès son jeune âge par la théologie et le travail des leaders du Réveil francophone. En fait, on trouvait à Glay une école biblique importante malgré la modestie de son organisation. Fondée dans les années 1820 par Henri Jaquet (qui avait appris la théologie du Réveil dans sa Suisse natale), cette école forma des centaines d'évangélistes et de colporteurs de bibles au cours de son existence<sup>4</sup>. Même si enfant, il avait manifesté des talents pour la mécanique, Jules Bourgoïn s'intéressait aussi à la grammaire et à l'histoire et il décrocha à Glay son brevet d'instituteur en 1868.



Jules Bourgoïn

Cette même année, Jean-Antoine Vernon, également français d'origine et qui travaillait pour la FCMS depuis 1854, visita l'Institut de Glay afin d'y recruter des missionnaires pour travailler au Canada. Personne n'aurait pu prédire que Bourgoïn serait sensible à une telle invitation et pourtant, peu après, il annonça qu'il était prêt à relever le défi<sup>5</sup>. En revenant sur ses motivations quelque vingt ans après, Bourgoïn dit qu'il se sentait alors bien honoré de travailler pour cette « jeune France qui semblait davantage ouverte à l'Évangile que sa propre mère patrie<sup>6</sup> ».

Arrivé à Montréal plus tard dans l'année, Bourgoïn examina les possi-

bilités qui s'offraient à lui. Très tôt, il se rendit à l'école missionnaire de Pointe-aux-Trembles qui l'attira immédiatement. Duclos rappelle que le nouveau venu aurait alors dit : « J'aurais voulu y rester, j'étais instituteur. La jeunesse, l'école et l'enseignement me souriaient<sup>7</sup>. » Cependant, avant de s'y consacrer, Bourgoïn voulut se rendre compte par lui-même des diverses facettes de la tâche missionnaire au Québec et prit une direction différente.

C'est ainsi que la FCMS l'envoya oeuvrer dans la ville de Québec avec Jean-Baptiste Muraire, un autre missionnaire arrivé en même temps que lui<sup>8</sup>. Il y connut le froid, la neige et les tempêtes ainsi que les « longues marches » ; il dut y essuyer les injures et la persécution<sup>9</sup>. Un jour, alors qu'il traversait les Plaines d'Abraham, il fut pris à parti par quelques hommes armés de couteaux qui l'assaillirent à coup de pierres. Leurs motifs n'étaient pas explicités, mais le contexte est suffisamment clair pour qu'on y perçoive des raisons religieuses. Blessé à la tête, Bourgoïn perdit connaissance non sans avoir eu le temps de bien voir qui l'avait attaqué. En revenant chez lui les cheveux et les vêtements pleins de sang, il rencontra par hasard un de ses assaillants. Il le confronta, le prit par le collet... puis le laissa filer en lui disant qu'il n'avait pas à se rendre justice lui-même. Cette attaque ne le découragea pas, mais renforça plutôt chez lui le désir de continuer son oeuvre parmi ces gens<sup>10</sup>, ce qu'il fit encore pour quelque temps.

C'est à ce moment que la FCMS préféra l'employer dans différentes écoles missionnaires dont celle d'East Templeton (près d'Ottawa) et celle de Pointe-aux-Trembles (à partir de 1871). Après les exactions qu'il avait subies à Québec, cette tâche paraissait presque de tout repos. Dans le Rapport annuel de la FCMS, Charles-A. Tanner signale l'engagement de l'instituteur dans l'oeuvre de Pointe-aux-Trembles : « M. Bourgoïn, à part son travail habituel, s'est rendu fort utile en assurant la supervision de l'école du dimanche et en animant le service du soir; tâches dont il s'acquitte de la façon la plus convenable possible<sup>11</sup>. » L'année suivante, Tanner reprit les mêmes éloges en précisant qu'il était diligemment assisté par Bourgoïn<sup>12</sup>. Ce dernier avait

donc trouvé l'endroit où il pouvait le mieux exercer ses talents.

À côté de ses tâches missionnaires à l'école, il eut le bonheur de courtiser et d'épouser Mademoiselle Léa Rondeau en 1873. Cette jeune fille appartenait à une famille de convertis convaincus qui oeuvrait à l'évangélisation des Canadiens français depuis plus de vingt ans. Le Rapport annuel de la FCMS montre à l'évidence que Léa s'y consacrait elle aussi. À la démission d'une assistante à l'école des filles, ce même rapport précise :

Le Comité offrit la position d'assistante institutrice à Mademoiselle Léa Rondeau, fille de M. Norbert Rondeau de Sainte-Élisabeth et une ancienne élève de Pointe-aux-Trembles. Elle a volontiers abandonné le confort de sa maison pour faire sa part dans la régénération de ses compatriotes<sup>13</sup>.

Les parents de Léa, Norbert



Source: Duclos, I, p. 324.

Léa Rondeau-Bourgoïn

Rondeau et Annette Vernier de Sainte-Élisabeth (près de Joliette, au nord-est de Montréal) soutenaient tous deux ardemment les écoles missionnaires de Pointe-aux-Trembles et avaient échangé avec le missionnaire sur son travail et sa vision des choses. Ce n'est cependant qu'à l'été 1873 que la relation entre Léa et Jules se transforma en idylle. Ils se mirent à s'écrire de façon régulière. Comme leurs lettres abordaient des sujets très personnels, Jules élaborait un langage codé simple qui leur permettait seuls de s'y retrouver. Il semble qu'il

avait remplacé chaque lettre de l'alphabet par un symbole que seulement Léa pouvait décrypter. À la fin de l'été, Jules, ne pouvant se contenter de ces relations épistolaires avec elle, finit par demander sa main à ses parents. Sachant qu'ils allaient perdre une fille mais gagner un fils, Norbert et Annette répondirent à Jules que sa lettre « les avait profondément touchés » et acquiescèrent favorablement à sa demande, sachant qu'ils ne se trompaient pas<sup>14</sup>. Les jeunes gens s'épousèrent à l'automne de cette même année.

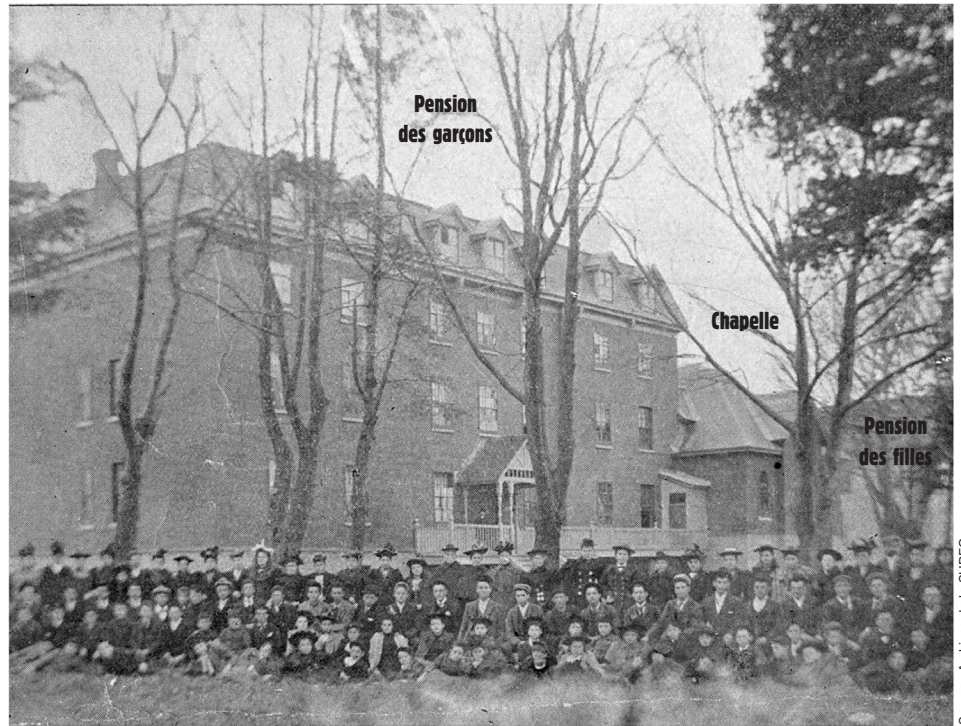
Pourtant, l'avenir du jeune couple n'était pas encore assuré car Jules n'obtint une tâche permanente à Pointe-aux-Trembles qu'en 1875. L'année précédente, Charles-A. Tanner avait dû abandonner son poste de directeur pour s'occuper de sa femme malade. Gilbert Des Ilets, qui avait dû laisser la direction de l'institution au cours de la session 1870-1871 à cause d'une maladie grave, la reprit à la fin de 1874, mais connut une rechute de sorte qu'il décéda en mai. En offrant le poste à Bourgoïn malgré sa jeunesse, la direction de la FCMS misait sur ses capacités : « Il s'agit d'un jeune homme qui, grâce à son expérience et à ses aptitudes, est tout à fait qualifié pour cette tâche<sup>15</sup>. » Le professeur l'accepta immédiatement et la conserva jusqu'à son décès en 1900. Il sera désormais chez lui à Pointe-aux-Trembles, nonobstant les allers-retours obligés à Montréal et en 1879 un voyage en France pour revoir sa famille. Sous sa direction, l'école connut une période de stabilité et elle forma une génération complète de collégiens.

Ses contemporains ont souligné son dynamisme et sa passion dans la gestion de l'Institut de Pointe-aux-Trembles. Duclos indique fort éloquemment : « On pourrait écrire des volumes sur l'oeuvre accomplie, l'influence exercée, les conversions des jeunes gens, les fatigues endurées, les transformations opérées dans les établissements, mais il faut savoir se limiter<sup>16</sup>. » Bourgoïn semblait bien posséder l'expérience nécessaire pour enseigner tout en dirigeant l'institution selon ses propres méthodes. À propos de la discipline, par exemple, il ne répugnait pas à utiliser les châtiements corporels, en tout cas en début de période plus que par la suite. Quoi

qu'il en soit, en acquérant de l'expérience, il nota qu'on arrivait à mieux garder les élèves dans le droit chemin en les aimant et en les tenant occupés à chaque instant. En effet, les châtements personnels deviennent inutiles si les collégiens n'ont pas l'occasion de « meubler leur temps<sup>17</sup> ».

Cette approche disciplinaire reflétait sa vision de l'école. Pour lui, il s'agissait bien d'une oeuvre *missionnaire*. Son compte rendu des activités du collège inclus dans le rapport annuel de la FCMS de 1878 présente ainsi sa vision des choses : « Notre but est d'éradiquer l'erreur et la superstition de l'esprit de nos élèves et de les conduire à accepter Jésus comme leur sauveur. L'étude de la Bible occupe dont la première place parmi les matières que nous enseignons<sup>18</sup>. » Il désirait bien sûr accueillir à l'école les enfants des protestants, mais aussi à l'ouvrir à ceux qui avaient grandi dans le catholicisme. En conséquence, même si cela représentait un défi, il favorisait la conversion de ceux qui fréquentaient l'institution. En 1879, il note que quinze garçons et filles « se sont heureusement convertis à Jésus et continuent de marcher dans le droit chemin au milieu de leurs compatriotes ignorants et dévots, combattant le bon combat contre l'erreur et la superstition, souvent eux-mêmes persécutés par leur propres parents qui ne partagent pas leurs opinions religieuses<sup>19</sup> ».

C'est cette vision missionnaire qui le guidera au cours de la période où il dirige l'institution. On n'a pas affaire à des enfants « parfaits ». Par conséquent, il faut les faire sortir de leur état de faiblesse et leur faire acquérir de meilleures habitudes de conduite. Sa femme et lui ont exprimé cette façon de voir explicitement dans la réponse qu'ils firent à leur tante Elisa Holiday. En décembre 1890, la tante de Léa transmettait à Jules des informations alarmantes. À Rawdon, on faisait circuler des bruits comme quoi il s'en passait des belles à l'Institut. On donnait comme exemple le cas d'une jeune fille qui se serait trouvée seule avec un groupe de garçons au cours d'une fête. Et on en ajoutait un autre jugé encore plus scandaleux. « Il en a été dit aussi que plusieurs garçons commettent de graves péchés entre eux, et qu'ils prennent plaisir à les enseigner



*Transformation des bâtiments sous Bourgoin*

à d'autres. Par exemple, le péché de Sodome<sup>20</sup>.» De telles rumeurs amenaient certains parents à ne plus vouloir envoyer leurs enfants à l'école. La tante Elisa suggérait à Jules de trouver un garçon fiable qui espionnerait ses camarades afin d'identifier les garçons fautifs et de pouvoir les punir.

Léa Bougoin répondit plutôt sereinement à sa tante. Elle admettait qu'il était difficile d'élever une famille et d'enseigner aux enfants, mais que ce serait plutôt les babillardes et les indisciplinées qui lui rendaient sa tâche dix fois plus difficile. C'est que les élèves sont souvent « mal élevés, ignorants et souvent vicieux », mais que « s'il en était autrement et que nos élèves fussent des saints, nous fermerions nos écoles et nous irions travailler parmi les pécheurs<sup>21</sup> ». Ce dont l'école a besoin, affirme Léa, ce n'est pas de se décourager devant la tâche mais de trouver du support (et peut-être aussi quelques dollars!). Elle conclut sa lettre en disant : « Je n'aime pas les vents qui soufflent de Joliette ou de Rawdon car ils ne présagent jamais rien de bon. En attendant qu'ils deviennent plus doux et plus favorables à la santé... » Ce qui en ressort c'est qu'on ne peut envisager la discipline auprès des élèves indépendamment de la mission d'ensemble de l'école.

Cela n'a pas empêché les rumeurs

de continuer à circuler, mais la réputation de l'école n'eut pas tellement à en souffrir. Sous la direction de Bourgoin, l'Institut reçut un nombre record de demandes d'inscription. Il n'était pas rare d'en compter près de trois cents alors qu'on ne disposait que d'une centaine de places. Le directeur aurait aimé que l'Institut puissent en accueillir davantage, mais les bâtiments ne le lui permettaient pas. Quand en 1880 la FCMS vendit l'école au Bureau pour l'évangélisation française de l'Église presbytérienne au Canada, Bourgoin continua d'envisager des améliorations aux immeubles. Il vit à leur entretien, ajouta plus tard une chapelle et fit quelques autres transformations tout en élaborant des projets pour l'avenir<sup>22</sup>. Tout comme au temps de la FCMS, les presbytériens notèrent que le directeur était « remarquablement adapté » et « admirablement qualifié » pour son travail de gestion et de direction. En 1883, le rapport annuel presbytérien précisait : « Son expérience de douze ans en lien avec cette école, son caractère chrétien indéniable, et son succès comme préfet et comme professeur le rendent extrêmement précieux pour l'oeuvre<sup>23</sup> ».

Bien que la mission religieuse de l'école ait été clairement définie, il n'était pas toujours facile de trouver un ministre consacré pour y travailler

avec les enfants. Au moment de son arrivée au Canada, Jules Bourgoin avait d'abord pensé étudier la théologie au Collège presbytérien sous la direction du professeur Daniel Coussirat, mais à cause son engagement rapide dans l'oeuvre, il avait dû renoncer à ce projet. Pourtant, au milieu des années 1880, il le vit comme une nécessité. Au printemps 1887, il demanda au directeur du Collège presbytérien, Donald Harvey MacVicar, quelles pourraient être les étapes pour y parvenir dans son cas. S'il était ordonné, signalait-il, il pourrait s'occuper davantage de tâches pastorales, avoir plus de poids en présentant l'oeuvre de Pointe-aux-Trembles aux éventuels donateurs et enseigner la Bible avec plus d'autorité<sup>24</sup>. MacVicar lui répondit peu après qu'étant donné son engagement dans la mission depuis près de trente ans, il pourrait suivre un programme d'études particulier qui lui permettrait en même temps de garder son poste.

Pendant deux ans, Bourgoin consacra tous les temps libres que lui laissait sa tâche à étudier diverses oeuvres d'auteurs français bien connus à son époque et à passer les examens périodiques qui lui permirent de graduer le 5 avril 1889. Ces lectures et ces examens concernaient l'histoire, l'exégèse, l'apologétique, l'homilétique, la polémique et la connaissance du latin, du grec et de l'hébreu<sup>25</sup>. Ses dernières notes étaient très bonnes en théologie et en histoire, mais plutôt médiocres en langues<sup>26</sup>. Malgré tout, au dire de Coussirat, il avait atteint un niveau acceptable car il en avait retenu les « notions essentielles<sup>27</sup> ».

Bourgoin fut ordonné le 9 novembre 1889 à 11 heures du matin. C'est le professeur Coussirat qui présida la cérémonie, le pasteur A.B. Cruchet qui y prêcha et le professeur John Scrimger qui donna l'exhortation<sup>28</sup>. Bourgoin fit part à l'assemblée des raisons qui l'attachait à son oeuvre : « Voilà pourquoi j'aime la Pointe-aux-Trembles... L'école missionnaire est un phare qui restera debout dans les annales du protestantisme français au Canada. Les événements renverseront peut-être ses murs, la charrue passera sur ses ruines; mais son oeuvre, son influence, rien ne saurait les détruire et parmi les aînés

de sa grande famille, il se trouvera plus d'un historien pour en perpétuer la mémoire [...]»<sup>29</sup>. »

Même avec un directeur devenu ministre, le travail à l'Institut se poursuivit comme auparavant. En plus d'enseigner, Bourgoin continua d'accueillir de nouveaux élèves et à faire la promotion de l'école auprès d'un large public. Il connut des augmentations de salaire périodiquement<sup>30</sup>. Et il dut veiller à toutes sortes de tâches de la cuisine à la plomberie<sup>31</sup>. C'est grâce à son énergie et à ses initiatives que l'Institut pourra être considéré par Duclos comme une école « sanitaire<sup>32</sup> ».

À la fin des années 1890, Bourgoin commença à sentir dans son corps les effets de son travail d'un quart de siècle à la tête de l'oeuvre. Le printemps 1900 fut pour lui particulièrement difficile. Les collégiens savaient que sa santé était défaillante avant de partir en vacances pour l'été, mais bien peu pensaient qu'ils ne le reverraient plus au retour. En effet, il mourut le 10 septembre. De façon inattendue, son père, qui avait quitté la France pour venir vivre au Canada près de Jules et de Léa, mourut également le lendemain. Duclos écrira donc que les « deux cercueils du fils et du père exposés dans la chapelle du collège offraient un spectacle saisissant. Les catholiques eux-mêmes, d'ordinaire si farouches quand il s'agit des protestants, avaient été vaincus par la grande bonté de Jules Bourgoin et sur son cercueil un bon nombre d'entre eux avaient fait déposer ou étaient venus apporter eux-mêmes le témoignage de la reconnaissance<sup>33</sup> ».

Au cours des funérailles, Daniel Coussirat lui rendra ainsi hommage : « Souvenons-nous en effet que la source de sa vie bienfaisante était dans sa foi en la grâce de Dieu, indépendamment de tout mérite propre; sa foi en Jésus-Christ, mort pour nos offenses, ressuscité pour notre justification, unique médiateur entre Dieu et les hommes, le seul Sauveur devant qui nous devons fléchir le genou; sa foi au Saint-Esprit, le Consolateur qui rend témoignage dans nos coeurs que nous sommes enfants de Dieu; sa foi en la vie éternelle promise aux rachetés du Seigneur. » Ces mots de l'éminent professeur convenaient parfaitement à cet homme qui avait été

motivé sa vie durant par un esprit missionnaire indéniable qu'il exerça dans un pays qu'il avait fait sien.

1. R.-P. Duclos, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux Etats-Unis*, vol. 1, Trois-Rivières, Collection d'or, 1998, p. 299. [Édition originale, p. 312.]
2. Voir par exemple les commentaires encourageants contenus dans le *30<sup>th</sup> Annual Report of the French Canadian Missionary Society*, 1869 (Montreal: Becket, 1869), p. 5.
3. FCMS Annual Report (1874), p. 4. Cette même impression transparait également dans la *Feuille religieuse du canton de Vaud* (1866), p. 416.
4. Voir Ch. Henri Mathiot, *Henri Jaquet, fondateur de l'institut Glay (1788-1867)* (Montbéliard, Sté anonyme d'Imprimerie montbéliardaise, 1909); Jean-Louis Lalonde, « Les missionnaires québécois et l'Institut de Glay », *Bulletin de la Société du protestantisme franco-québécois*, 19 (2008), p. 3-8; Jean-Marc Debard, « Jaquet, Henri » in André Encrevé (dir.), *Les Protestants: dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, (Paris, Beauchesne, 1993), 262-63.
5. Duclos, vol. 1, p. 301 [314].
6. Jules Bourgoin au Consistoire de Montreal (4 octobre 1887) [Archives nationales P614]. Cette lettre a été rédigée en anglais. On ne sait pas où il a appris cette langue, mais il semble l'utiliser efficacement dans sa correspondance avec les leaders de la FCMS et les membres dirigeants du Collège presbytérien.
7. Duclos, vol. 1, p. 301 [314].
8. Le rapport annuel de la FCMS ne dit à peu près rien de cette période ou de ces incidents. Il semble bien que tout ce qu'on y trouve soit une indication de son départ de Québec. "J. Bourgoin, Quebec, labored with Mr. Muraire till his removal to Montreal in May." *32<sup>nd</sup> Annual Report (1871)*, p. 6.
9. Voir Duclos, vol. 1, p. 302 [315].
10. En 1887, Bourgoin écrit et nous traduisons: « Je ne travaillais que depuis quelques mois dans ce champ quand je fus attaqué avec des pierres et des couteaux par quelques-uns de nos persécuteurs et fus laissé pour mort sur le champ de bataille. Cette épreuve ne me découragea nullement et fut comme une nouvelle manifestation de l'importance de l'oeuvre dans laquelle je m'étais engagé. » Jules Bourgoin au Consistoire de Montreal (4 octobre 1887) [Archives nationales P614].
11. *FCMS Annual Report* (1873), p. 11.
12. *FCMS Annual Report* (1874), p. 6.
13. *FCMS Annual Report* (1873), p. 10.
14. Norbert et Annette Rondeà Jules Bourgoin (9 septembre 1873) [Archives nationales P614].
15. *FCMS Annual Report* (1876), p. 11.
16. Duclos, vol. 1, p. 304 [317].
17. Duclos, vol. 1, p. 305 [319].
18. *FCMS Annual Report* (1878), p. 13.
19. *FCMS Annual Report* (1879), p. 16.
20. Elisa Holiday à Jules Bourgoin (4 décembre 1890).
21. Léa Bourgoin à Elisa Holiday (non datée).
22. On en parle souvent dans les rapports annuels de la FCMS et dans les rapports annuels subséquents du Bureau de l'évangélisation en français de l'Église presbytérienne au Canada. Notre article ne vise qu'à exploiter la correspondance de Bourgoin qui se trouve aux Archives nationales à Montréal. On trouvera dans la brochure de J.E. Boucher, *Esquisse historique de l'Institut français évangélique de la Pointe-aux-Trembles, Pointe-aux-Trembles, 1948*, p. 17-23, plusieurs indications supplémentaires sur la gestion de l'institution sous sa direction et sur les transformations qu'il y opéra.

23. *Annual Report Board of French Evangelization of the Presbyterian Church* (1883), p. 7.

24. Jules Bourgoïn à Donald Harvey MacVicar (printemps 1877 probablement).

25. Jules Bourgoïn à MacVicar (7 mars 1889).

26. *Les Institutions de Calvin* - 90, Philosophie - 75, Histoire - 82, Dogmatique - 75, Exégèse - 60, Polémique - 79, Théologie - 78, Apologétique - 45, Latin - 50, Grec - 41, Hébreu - 35, Homilétique - 60. In D. Coussirat à J. Bourgoïn (29 mars 1889).

27. D. Coussirat à J. Bourgoïn (10 juin 1889).

28. L'« Edit de consécration » qui fait part de ces détails a été publié par le Consistoire de Montréal le 19 octobre 1889, sous la signature de James Patterson.

29. Tel que cité par Duclos, vol. 1, p. 307 [320].

30. Voir, par exemple, la lettre de R.H. Warden à J. Bourgoïn (23 septembre 1881).

31. Le 27 juillet 1881, Jules Bourgoïn fit part à R.H. Warden que certains s'étaient plaints de l'école. S'il y a là quelque fond de vérité, ajouta-t-il, c'est probablement la

cuisine de l'école des filles. De plus, en 1888, Warden l'encouragea à commander la nouvelle invention maintenant disponible qui était celle du papier de toilette pour les cabinets de l'école. Warden était fier de dire que le Collège presbytérien en faisait usage depuis deux ans et que cela avait considérablement réduit les factures de plomberie.

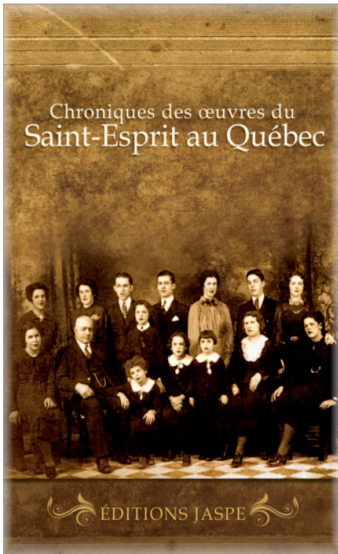
32. Voir Duclos, vol. 1, p. 308 [321].

33. Duclos, vol. 1, 313 [326].

34. Tel que cité par Duclos, vol. 1, 312 [326].

## PARUTIONS

**Claude Tremblay, (dir.),  
Chroniques des  
oeuvres du Saint-  
Esprit au Québec,  
Éditions Jaspe, 2010, 272 p.**



Ces *Chroniques des œuvres du Saint-Esprit au Québec* rassemblent le témoignage de plusieurs pionniers pentecôtistes, de leurs épouses ou descendants. Le livre contient une introduction fascinante sur l'histoire pentecôtiste francophone au Québec par M. Raccah. Cet auteur a déjà raconté avec plus de détails le passé des pentecôtistes en insistant particulièrement sur la période récente et sur la ville de Québec. Ici, il élargit le sujet touchant à plusieurs régions, époques et oeuvres différentes. Par ailleurs, les témoignages sont forcément personnels et ne visent pas à l'objectivité historique, avec les avantages et les inconvénients que cela pré-

sente évidemment. Une telle approche me rappelle celle de Duclos qui combinait faits et récits de conversion.

Cependant, contrairement à l'oeuvre de cet auteur, le but premier de cet ouvrage n'est pas de raconter l'histoire des pionniers mais bien d'honorer le Saint-Esprit et de souligner la présence du miraculeux au Québec. Il s'agit d'une approche différente de celle de l'historien moderne qui est allergique au miraculeux et se méfie de l'hagiographie qui transforme les héros retenus en saints parfaits et leurs adversaires, en suppôts de Satan. Même si les historiens chrétiens admettent volontiers que Dieu puisse faire des miracles, ils s'abstiennent d'affirmer qu'un événement particulier est miraculeux ou voulu par Dieu, faute de références bibliques claires ou d'autres évidences. On s'est trompé tant de fois dans le passé dans le cas des croisades, du massacre d'autres chrétiens dont la foi était différente, de miracles de saints déclarés aujourd'hui comme n'ayant jamais existé, etc., que, devant une telle approche, l'historien, particulièrement de niveau universitaire, ne peut accueillir qu'avec un certain scepticisme des interprétations données comme miraculeuses, qu'elles soient animistes ou chrétiennes.

Alors comment aborder ce livre. Il faut le voir comme une collection de témoignages, contenant des aspects fort utiles pour l'historien. On n'attend pas d'un sermon qu'il soit objectif, sans engagement, mais il n'est pas vain pour

autant. Il va de soi que l'action de l'Esprit ne se limite pas à l'Église pentecôtiste, ce que le livre ne prétend pas d'ailleurs. Le rédacteur rappelle même des miracles et des dons spirituels chez certains qui remontent loin dans l'histoire. S'il néglige de mentionner la théologie catholique de Savonarole et s'il croit trop l'affirmation de Souer, que Luther « parlait en langues et les interprétait, [qu'] il manifestait tous les dons du Saint-Esprit » (p. 12), il est en terrain solide en soulignant des aspects miraculeux de l'oeuvre de Wesley, Edwards, Finney ou de ce qui s'est produit en Corée.

Ce livre est abondamment illustré et fait appel à diverses situations de la vie quotidienne et pas seulement à celles des responsables d'églises. Par contre il faut attendre à la page 234 pour découvrir que la photo de la couverture se rattache à la famille Desmarais, le directeur de la publication ne l'ayant pas indiqué plus tôt. L'oeuvre est par ailleurs variée. On nous présente rapidement les pionniers pentecôtistes des années 1913 à 1945. Charles Baker et Aimée Semple Macpherson du côté anglais et Philippe LeBrocq (originaire de l'île de Jersey en Angleterre), Louis Dutaud (ancien pasteur baptiste) et sa famille, Émile Lassègues (franco-américain) et Walter Bouchard (également franco-américain). Le pasteur Marcel Vachon raconte les débuts de l'Institut Bérée et des églises de Montréal. Ce livre fournit donc le meilleur portrait disponible des premiers jours du pentecôtisme dans la métropole avec

les adresses et les dates importantes.

Ensuite nous passons en région avec les persécutions et les succès de Les Barnhart en Abitibi. Il faut lire les récits sur ce qui s'est passé à La Sarre et ceux qui concernent la prison à Amos pour se rendre compte du courage de ces pionniers. Pour la première fois, nous apprenons ici comment un groupe d'ouvriers baptistes de cette région est devenu pentecôtiste. Une épouse très engagée de la famille Gagnon raconte son parcours et celui de son mari, le pasteur Ovila Fortin, dans la Beauce puis parmi les autochtones autour de Senneterre. Un membre de Chicoutimi et le surintendant Oscar Masseau y ajoutent leurs voix pour parler du Camp Montfort et rappeler d'autres événements extraordinaires. Marcel Favreau raconte l'évangélisation sous chapiteau au Cap-de-la-Madeleine et ailleurs. Puis nous écoutons le pasteur Bertrand Bouchard, que j'ai connu, nous raconter des croisades dans la province touchant la guérison. Pour sa part, Constance Simon apporte une voix féminine comme pasteur de la région de Québec, elle qui oeuvre actuellement à Lévis. Le télévangéliste Mario Massicotte décrit son ministère dans les médias. Le livre se termine par le témoignage de la jeune Tabitha Lemaire rattachée à la famille pentecôtiste Desmarais de Saint-Hyacinthe et à celle du pasteur Raymond Lemaire.

Presque tous accentuent dans leurs témoignages le miraculeux, en particulier la gué-

risson mais aussi le parler en langues comme aides à la foi et preuves de la présence de Dieu dans l'Église. Plusieurs d'entre eux blâment l'Église moderne et même leur propre dénomination et centres de formation pour ne pas avoir assez mis l'accent sur le miraculeux et les dons spirituels. Une meilleure connaissance de l'histoire aurait permis de nuancer ces propos. N'est-ce pas ce qui se produit à chaque fois qu'il y a un réveil? Il commence par des temps forts, puis une fois les adhérents mieux assurés, avec des communautés aux racines spirituelles plus profondes, on sent moins le besoin de faire appel à dons immenses et inattendus, à des pasteurs charismatiques mais sans formation et à la protection contre la persécution pour continuer à vivre. Après le réveil québécois de la fin des années 1970, plusieurs ont blâmé leur dénomination pour n'avoir pas réussi à le remettre en marche... mais tous ont plafonné en même temps. On ne peut donc pas l'attribuer à la tiédeur; il faut en chercher les causes ailleurs. Malgré tout, nous sommes étonnés ici devant le courage de ces femmes et de ces hommes, leur persévérance, leur esprit visionnaire, l'audace dans leur oeuvre qui a fini par couvrir le Québec d'églises pentecôtistes. Pour sa part, Mario Massicotte insiste pour dire que nous vivons aujourd'hui les derniers jours avant le retour du Christ et son règne millénaire, un thème que les autres n'abordent pas.

Mon chapitre favori est celui où Gérald Samson raconte la persévérance étonnante de son père Arthur Samson, le pionnier de l'église de Saint-Hyacinthe, malgré l'éclatement de son mariage, puis de la tragédie que constitue son propre foyer brisé. En cours de route, Gérald et son père ont admis leurs erreurs, sont restés proches de Dieu et ont contribué de façon très positive à l'expansion de l'Église. Non pas en tant que historien mais en tant

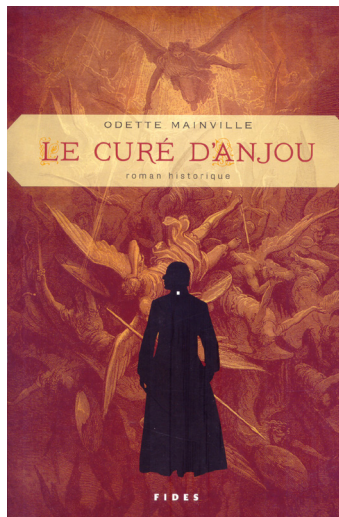
que croyant, je constate qu'il y avait là présence du Saint-Esprit.

Si ces *Chroniques* font peu mention des autres protestants ou évangéliques, sauf autour de Barnhart, ils ne prétendent pas présenter la seule voix de Dieu au Québec. Merci à Claude Tremblay d'avoir ainsi rassemblé ces multiples témoignages et de nous les avoir présentés. Nous ne pouvons que souhaiter que d'autres dénominations l'imitent et que nous puissions ainsi conserver des témoignages et des récits uniques qui constitueront autant de bijoux comme celui-ci.

*Richard Longheed*

**Odette Mainville,**  
**Le curé d'Anjou,**  
*roman historique, Montréal,*  
*Fides, février 2011, 647 p.*

Ce roman historique tou-



che au protestantisme surtout à partir des chapitres 32 et suivants qui font état du soutien orangiste et presbytérien que l'ex-prêtre Réal d'Anjou reçut de 1938 à 1955. Pour bien comprendre la supercherie que cela représente, il est nécessaire de donner un aperçu de son cheminement dans le catholicisme. L'auteure nous permet avec habileté de pénétrer dans l'univers de ce personnage ambigu, dernier d'une famille de neuf enfants.

Sa mère, révoltée à 32 ans de ce qu'elle ait perdu six de ses huit enfants et que son curé l'oblige à «ne pas empêcher la famille», devient dans les années 1890 petit à petit alcoolique. Réal d'Anjou naîtra sur le tard en 1900. Sa mère extrêmement possessive couvra cet enfant, le garçon qu'elle avait toujours rêvé d'avoir. Il en devient dépendant de façon maladive au point où il ne pouvait rien faire sans elle. Elle sera son âme damnée jusqu'à la fin, lui sug-

admis dans le diocèse de Gaspé comme prêtre séculier et obtient la cure de Sainte-Marjorique, à treize kilomètres de Gaspé, village où il va s'incruster de 1932 à 1952. Dans le presbytère, le curé, sa mère et son bedeau père d'une famille nombreuse forment un infernal trio qui s'adonnera aux pires dévergondages. Comme il fallait s'y attendre, Réal est homosexuel et se permet des aventures avec son bedeau et des hommes mariés du village,



*La mère de Réal d'Anjou, sa soeur, son bedeau et le curé d'Anjou lui-même*

gérant toutes sortes de façons de se sortir des situations inextricables où son alcoolisme et son infantilisme le mettaient.

Quand il eut quinze ans, Réal décida de devenir prêtre et elle l'encouragea chaleureusement, le projet final étant qu'il obtienne une cure où ils puissent vivre à deux pour le reste de leurs jours. Ses études de théologie se feront avec difficultés, occasion de nombreux tiraillements entre les religieuses qui hébergeaient sa mère et la communauté franciscaine qu'il avait choisie, leur dépendance et leur alcoolisme ne les aidant en rien. Il fut finalement ordonné en juin 1929, mais après deux ans, la communauté trouva moyen de l'éconduire, officiellement pour des raisons de santé.

Il est ensuite rapidement

quand ce n'est pas un jeune adolescent, tout cela noyé dans l'alcool au point où le curé ne peut plus célébrer la messe certains dimanches matins. On lui reproche même selon certains préjugés de l'époque de fréquenter des protestants comme compagnons de beuverie ou d'aller consulter un médecin juif. Pourtant, il s'attirait la sympathie de nombreuses familles dans cette période de crise économique parce qu'il réussissait à obtenir de son réseau de donateurs des secours pour nombre d'entre elles. Et il faisait de si beaux sermons, dissociant de façon flagrante sa vie publique et sa vie privée. Après bien des conseils et beaucoup d'attentes déçues, l'évêque de Gaspé l'excommunia en 1936. Les finances de l'église étaient dans

un état lamentable, grevées par la négligence et l'acquisition de centaines de gallons de vin de messe, et la ferveur des membres de sa communauté au plus bas, choquée par les multiples scandales de leur curé.

Réal d'Anjou tint tête à son évêque qui voulait le ramener dans le droit chemin et même excommunié, il se prétendit toujours curé et en appela à Rome, qui lui répondit plutôt le 1er février 1937 de se soumettre à son supérieur. L'évêque lui ordonna alors de quitter son diocèse. « Réal refusa d'obtempérer. Barricadé dans la paranoïa, miné par l'alcool, malade, dépressif. Incapable de vouloir. » (p. 489)

Après de vaines tentatives de recours juridiques, d'Anjou se rendit à Montréal et rencontra Victor Rahard, un ancien trappiste qui était devenu pasteur anglican en 1930 à l'église du Rédempteur. L'auteure en trace un portrait peu flatteur ne tenant pas assez compte du contexte religieux de l'époque. Les protestants poursuivent sur leur lancée héritée du 19<sup>e</sup> siècle où ils pensent amener les fidèles à la conversion en attaquant directement certaines approches de l'Église romaine. Le clergé catholique pour sa part est à couteaux tirés avec les protestants et défend à ses ouailles de les fréquenter. L'auteur ne parle que de la « croisade » de Rahard contre l'Église romaine. Ce qui se reflète dans la présentation de ses slogans et des positions protestantes, vues ici de façon plutôt négative (p. 498). « Il semble que l'Église anglicane s'était dissociée de lui » (p. 497). En fait, non, puisque ses conférences populaires du dimanche après-midi, et même ses formules lapidaires contre l'Église romaine, mènent à de nombreuses conversions. Le 23 février 1933, dans une cérémonie imposante, 420 convertis sont admis dans l'Église anglicane, d'autres se produisent pas la suite et en février 1939, *L'Aurore* fait état d'une pro-

fession massive à l'anglicanisme de plus de 170 personnes dans le cadre de l'église du Rédempteur. C'est une affiche qui associe le clergé catholique à Judas (question de dîme) qui lui vaut un procès en cour criminelle et qu'il se voit condamné à 100\$ d'amende ou à un mois de prison, sans droit d'appel. On ne plaisantait pas avec l'Église catholique d'alors et



Victor Rahard

la séparation de l'Église et de l'État avait encore du chemin à faire.

Nos lecteurs connaissent aussi Rahard pour avoir reçu et aiguillé vers les anglicans le pasteur Jacques Smith qui sera quelques années plus tard à l'origine de la renaissance francophone presbytérienne par la fondation de l'église Saint-Luc en 1935. À la même époque, nous avons suivi dans le numéro de mars de notre *Bulletin* l'évolution de l'oblat Joseph-Albert Giguère (1882-1954) qui était devenu pasteur baptiste, indépendant puis presbytérien. Ces ex-prêtres, qu'il a eu l'occasion de rencontrer d'ailleurs, ont montré par leur vie et leurs oeuvres un réel désir d'évangélisation des catholiques au Québec. Ce ne sera pas le cas du pasteur Réal d'Anjou qui affichera plutôt l'aspect négatif de certains transfuges du catholicisme, où l'intérêt personnel l'emporte

sur tout, comme le montrera le reste de cet article.

Ce pasteur avait tout de même assimilé les principaux points d'une « polémique de bon aloi » comme le dira *L'Aurore* qui présentera au long de février à avril une conférence qu'il avait donné à Toronto en novembre 1939, « L'évangile enseigné par l'évangile ». On y retrouve des éléments classiques de contestation sur les frères de Jésus, sur le mariage des apôtres, sur la transmission apostolique, sur la « tradition » selon les catholiques, etc. Il avait aussi donné en avril 1939 une conférence avec d'autres à la Mission catholique canadienne-française de Giguère, qui avait été fort bien reçue.

Malgré les quelques imprécisions de l'auteure sur Rahard, nous pouvons la suivre pour la suite de la vie de l'ex-curé qui nous apparaît tout à fait plausible. L'ex-abbé d'Anjou s'initia donc à l'anglicanisme en assistant le pasteur Rahard à Montréal et ce dernier le recommanda au diocèse anglican de Gaspé... qui eut la sagesse de le refuser, compte tenu de son passé sulfureux fort connu dans la région. Qu'à cela ne tienne, le pasteur d'Anjou sera presbytérien. Son charme personnel a joué encore une fois et on l'admit dans cette Église. Toujours aussi peu réaliste, l'ex-curé avait assumé que la moitié de la paroisse le suivrait, de sorte que même dans la mort, on parlera encore des mythiques quatre-vingts familles qu'il avait acquises au protestantisme. Quatre ans plus tard, un vérificateur presbytérien qui s'est enfin présenté sur place a vu que sa communauté était constituée au départ d'une quinzaine de familles, qui s'était réduite à dix par sa négligence, puis à rien, et qu'en fait, il n'y avait que sa mère (qui décèdera en novembre 1938) et son bedeau à l'avoir vraiment suivi, les autres membres venant du village voisin de Pointe-Navarre déjà rattachés à une paroisse protes-

tante. Comme réussite évangélistrice, on aura vu mieux. Il y avait certes un potentiel lié aux circonstances, mais qui a été gâché par l'incurie de l'ex-curé.

Pourtant, de l'extérieur, les



Réal d'Anjou

choses paraissent en bonne voie. Ce sont les orangistes (protestants radicaux) de l'Ontario qui avaient attiré les sympathies de leurs membres dans le journal *The Sentinel*. Les dons avaient afflué, Réal d'Anjou avait pu se construire une maison dont le grand salon pouvait servir comme lieu de réunion. De levées de fonds en levées de fonds, où les explications de ce qui s'était passé chez les catholiques étaient plutôt travesties pour accorder le beau rôle à Réal d'Anjou contre son évêque, sur fond de démentis et de contre-attaques, le tout dépassant les frontières et connaissant des échos jusqu'en Europe, on finit par construire en face de l'église catholique, un temple protestant, avec un cimetière attenant, le terrain étant fourni par l'ancien bedeau. Elle fut inaugurée le 27 juillet 1941.

Comme le pasteur avait perdu sa maison dans un incendie un an plus tôt, après quelque temps, il y eut une nouvelle campagne orangiste pour des dons dans l'espoir de ranimer l'évangélisation des francophones dans ce coin de pays. Fin 1943, d'Anjou eut sa deuxième maison. Mais ce n'est qu'à la fin de 1944 que les presbytériens se rendirent



Source : Odette Mainville

Église presbytérienne de Sainte-Majorique en construction

compte de la supercherie et de l'absence réelle de communauté. L'évêque de Gaspé l'avait dit dès le départ, mais les orangistes et les presbytériens, obnubilés par les propos de d'Anjou avait pris un temps fou à l'admettre. On manoeuvra pour le faire sortir de là et le faire venir à Montréal, ce qui se produisit en février 1945. Il logea au YMCA d'où on l'expulsa en état d'ébriété. « Les membres du conseil presbytéral étaient outrés par l'ampleur des dégâts. Mais ils étaient aussi terriblement gênés de s'être magistralement laissés bernier par ce manipulateur sans scrupule. » (p. 603). On tentera de lui faire faire de la traduction, sans succès. On essaiera de voir si quelqu'un d'autre pouvait continuer la mission à Sainte-Marjorique pour constater qu'il n'y avait plus aucun membre dans la communauté et que les anglophones étaient bien servis par leurs propres églises. L'effet négatif produit par d'Anjou rebutait même les gens avec qui on voulait entrer en contact. Un désastre évangélique.

À quarante-six ans, c'est un homme fini. De 1946 à 1971, il alterne les cures de désintoxication et les séjours à l'hôpital. On le mènera à Toronto, puis en 1948 au Manitoba. Après un an, sa conduite scandaleuse

le fera expulser de la congrégation, mais il se posera une fois encore en victime. Il se rendra de plus en plus à l'ouest, tentera à 51 ans une nouvelle carrière dans le domaine de l'assurance... qui lui sera refusée quand on connaîtra son passé. Il se retrouvera dans un hôpital psychiatrique au Manitoba en 1952, Puis en 1955-1956, il enseignera un an, de peine et de misère, à l'Alberta Bible College à Calgary, mais on ne le réengagera pas, puisqu'il maîtrisait mal la langue et même le contenu de ce qu'il devait communiquer.

Par des contacts avec l'abbé Veilleux qui veut le faire revenir au catholicisme, il fait une cure à Longueuil, et au cours de l'année 1959, il passe à la maison de la Fraternité sacerdotale à Roxboro, qui s'occupe de prêtres âgés ou en difficultés. Il ne fonctionne bien que sous la dépendance d'un collègue qu'il aime. Quand il part, tout s'effondre et il se renferme dans le mutisme. Hospitalisation, dépression. De 1960 à 1962, il hospitalisé à Cambellton au Nouveau-Brunswick. Aide psychiatrique soutenue. Dilemme pour les médecins, comment concilier l'ancrage religieux dans la vie du patient et son inaptitude chronique à assumer une fonction pastorale de façon équilibrée?

D'autres prêtres s'en occupent, lui expliquent clairement les étapes à suivre pour obtenir son pardon de Rome, mais il n'en prend pas l'initiative. En 1965, il a l'âge de recevoir sa pension de vieillesse. Il se retire dans une maison de chambre puis retourne à l'hôpital en 1966. Finalement, le Cardinal Léger accepte de présenter à Rome sa demande de réhabilitation dans le sacerdoce. Mais le texte que l'ex-prêtre produit est si peu conforme à la réalité, plein d'affabulations, de justifications indues, d'erreurs, de manque d'insight que les responsables diocésains refusent de poursuivre.

Le pasteur d'Anjou, assis entre deux chaises, continue son errance, connaît encore la dépression et l'hospitalisation. Il est décédé subitement le 20 juin 1971 à l'âge de 70 ans et est inhumé au cimetière protestant de Hawthorn Dale à Montréal. Il était encore officiellement presbytérien et eut droit une notice biographique dans les *Acts & Proceedings*, qui passaient sous silence de nombreux aléas de son cheminement, et colportaient encore quelques mythes.

À la suite de la lecture d'une telle histoire, fut-ce-telle rendue plus dramatique par la forme romanesque, on ne peut qu'être attristé par une vie gâchée de cette façon, dépendante, infantile par de multiples aspects, qui a finalement nui autant à l'Église catholique qu'aux Églises protestantes.

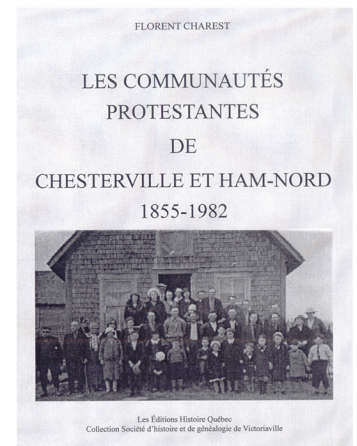
Un mot quand même sur l'oeuvre elle-même en terminant. L'auteure s'est solidement documentée et a travaillé pendant des années à consulter diverses archives et documents pertinents, a beaucoup recueilli des témoignages oraux des gens de la région ou de ceux qui l'ont connu de sorte qu'on peut dire avec l'éditeur que «cet ouvrage nous fait revivre une page d'histoire qui étonne, choque, scandalise, et nous plonge véritablement au coeur

de l'être humain où le bien et le mal s'affrontent dans un duel vertigineux». Cette fréquentation tout au long d'une vie a quelque chose de dérangeant. L'oeuvre sait captiver son lecteur par un savant dosage d'information, de citations authentiques, de descriptions pertinentes et de dialogues colorés. Madame Mainville, qui est bibliste de profession, maintenant retraitée, a enseigné à la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université de Montréal. Nos lecteurs jugeront s'ils ont le goût de plonger dans un tel univers qui déborde bien sûr le cadre du protestantisme qui est le nôtre mais qui touche à bien des facettes de la nature humaine.

JLL

## Charest, Florent, Les communautés protestantes de Chesterville et de Ham-Nord, 1855-1982,

Les Éditions Histoire Québec,  
Collection Société d'histoire et  
de généalogie de Victoriaville,  
2011, 296 p.



Les études historiques sur les communautés protestantes au Québec sont si rares que nous devons marquer celles-ci d'une pierre blanche. Commencée à partir de l'iso-

lement supposée dans un rang reculé d'une épouse catholique par un protestant converti, l'étude remonte dans le temps, examine à la fois la tradition orale et les écrits d'historiens religieux de l'époque pour retracer l'histoire des familles engagées dans les événements à Chesterville et Ham-Nord pendant plus de cent ans.

L'auteur consacre d'abord une soixantaine de pages à une querelle de clocher qui a eu lieu dans la paroisse religieuse de Saint-Paul-de-Chester, entre les tenant du coin Saint-Philippe et ceux du rang Craig, tout proche du centre de ce qui sera la municipalité de Chesterville. L'auteur examine dans le détail ce qui s'en est dit pour montrer finalement les limites des positions et donner une connaissance plus juste des événements. En 1871, deux chefs de famille annoncent qu'ils se feront protestants, ils seront plus tard suivis par d'autres. La querelle s'envenime, ceux de l'ancienne chapelle refusant de céder les ornements sacerdotaux à la nouvelle qui doit en quêter d'autres pour son inauguration. Les choses finiront par rentrer dans l'ordre parce que les persécutions des convertis, qui avaient été sensibles à la lecture de la Bible distribuée par des colporteurs, quitteront le village pour migrer dans les environs. L'histoire de Saint-Paul s'apparente à ce qui s'est passé ailleurs, mais l'auteur ne s'aventure pas à des comparaisons pour lesquelles il est moins informé.

Il montre bien ensuite comment la conversion des Perron au Coin Saint-Philippe permet d'y former une communauté protestante nouvelle à laquelle se rattacheront certains des dissidents de Saint-Paul qui habitent ailleurs. C'est la volonté d'Arthur Perron de conserver

la Bible qu'il avait reçue d'un colporteur et de ne pas la brûler comme le lui demandait le curé qui avait mené à cette dissidence. Plusieurs membres et alliés l'avaient rejoints de sorte que la communauté de Saint-Philippe dura trente ans avec école et église. Commencée comme une mission méthodiste, elle se termina comme une mission presbytérienne, les méthodistes ayant abandonné dans la première décennie du 20<sup>e</sup> siècle leur intérêt pour les petites communautés, ce que ne manquera pas d'imiter bientôt sa remplaçante. L'émigration de certains, le départ d'autres pour leurs études, la dissémination des enfants ailleurs et même dans l'Ouest canadien, le décès des pionniers, tout cela a fait que la communauté qui ne s'était pas renouvelée a fini par fermer en 1918.

L'auteur fixe à cent ans la durée de la dernière communauté, celle du Rang de la Montagne, à Ham-Nord qui a pu s'y implanter grâce à l'éloignement du centre du village, le regroupement autour des premiers convertis de la famille Blouin en 1882, lié ici encore à l'action des colporteurs bibliques. Le groupe se renforce en 1894 par l'arrivée de plusieurs familles, les Dupuis, Roy, St-Cyr qui formeront une communauté presbytérienne tissée serrée. L'auteur divise en quatre temps son histoire dont la période pionnière est encore la plus riche. La négligence des petites communautés québécoises au profit de celles de l'Ouest canadien se poursuivra au moment de l'intégration dans l'Église unie en 1925. Même délaissée, la communauté demeurera malgré tout assez nombreuse pour s'organiser avec son église et son école. Des indices nous font voir que les Frères ou d'autres dénominations y sont passées. Un dernier soubresaut se produit durant la période 1952-1960 quand le laïc suisse Armand Auberson est venu s'occuper

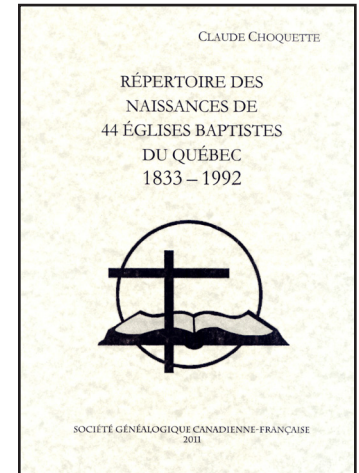
particulièrement de l'école et animer la communauté. On a même alors construit une nouvelle chapelle. Pourtant le petit nombre d'élèves mènera à la fermeture des classes en 1960 et au départ du missionnaire. La communauté ira en déclinant pour ses derniers vingt ans, les facteurs économiques et sociaux lui faisant perdre bien des membres. Il n'y a plus d'activités religieuses à partir de 1974 et on vend l'église en 1982.

Il ne reste aujourd'hui dans le Rang de la Montagne qu'un petit cimetière pour témoigner du passage du protestantisme. Ce qui frappe le lecteur ici comme dans le cas d'autres communautés traditionnelles, c'est que le protestantisme semble faire partie de la tradition de certaines familles, mais quand, après deux ou trois générations, elles se dispersent ou que les premières générations disparaissent, la communauté s'effrite. Les évangéliques ont bien compris la nécessité d'une évangélisation active du milieu, bien qu'ils soient aussi menacés par ce même mouvement de repli.

Finalement l'auteur consacre de nombreux pages aux membres des familles qui avaient été ainsi touchées par le protestantisme. Son intérêt était primitivement généalogique et il multiplie les informations sur la famille Fortier et celles d'Octave et de Jean-Baptiste Dupuis avec de nombreuses notices biographiques. C'est aussi un intérêt particulier de l'ouvrage que bon nombre de personnes qui les ont connues aimeront retrouver. Ce travail est extrêmement bien documenté et arrive à point nommé alors que la municipalité fête son 150<sup>e</sup> anniversaire. Même les évangéliques de la région de Victoriaville pourraient en tirer quelques leçons particulières.

JLL

**Claude Choquette,**  
**Répertoire des**  
**naissances de 44**  
**églises baptistes du**  
**Québec, 1833-1992,**  
*Montréal, Société généalogique canadienne-française, 2011, 629 p. Il est complété par le répertoire des mariages..., 641 p et celui des décès, 534 p.*



Après de nombreuses années de recherches, Claude Choquette fait enfin paraître son Répertoire des naissances, mariages et décès qui touche 44 paroisses baptistes qui ont existé au Québec entre 1833 et 1992. Ces forts volumes présentent le baptême en quelques mots et donnent les principales dates de son implantation au Québec. Seules les informations sur l'église de Marieville sont disponibles jusqu'en 1992, les autres pour des raisons d'accès à la vie privée ne se rendent qu'en 1941 ou 1942. Le répertoire touche vingt églises baptistes de l'île de Montréal et vingt-quatre ailleurs dans la Province, qu'elles soient anglophones ou francophones.

Chaque inscription dans le premier répertoire indique le nom de l'enfant, de ses parents, la date de naissance et d'inscription dans le registre, avec le nom des témoins et du pasteur, quelquefois avec une note sup-

plémentaire. Le tout présenté avec une parfaite lisibilité et uniformité.

Le répertoire des mariages présente chaque union par ordre alphabétique du mari en indiquant l'état de chacun, la profession du mari, les parents dans chaque cas (ce qui est une amélioration) ainsi que la présence du ministre et des témoins avec quelques indications de parenté dans plusieurs cas et quelques notes complémentaires. Le tout se termine par un index des conjoints.

Le registre des décès suit un ordre semblable, présentant la personne décédée, son âge, ses parents, la date de son décès et de sa sépulture, les témoins, le pasteur, et ici et là des indications particulières quand c'est nécessaire.

Voilà donc un outil remarquable et qui sera utile à la recherche généalogique et à l'identification d'un large secteur franco-protestant qui n'était pas toujours bien couvert jusque alors, les généalogistes s'étant d'abord intéressés

à la masse catholique. Il trouvera certainement place dans notre bibliothèque. Pierre Rannou, de notre Société, avait fait une oeuvre de pionnier dans ce domaine et ses répertoires sont encore utiles même si ce nouvel ouvrage les englobe en ce qui concernent les baptistes. Cependant, ceux de Rannou qui présentent les données dans l'ordre chronologique des inscriptions permettent de mieux suivre l'adhésion de certaines personnes à la communauté et l'évolution de

cette dernière. La transcription complète de certains passages des registres permet d'ailleurs de connaître quelques informations supplémentaires que ne donne pas une présentation uniformisée. Il reste à faire l'équivalent pour les autres confessions, particulièrement pour les églises francophones, presbytériennes méthodistes et anglicanes, dont le répertoire de Pierre Rannou sur l'église anglicane de Sabrevois donne un avant-goût.

JLL

## Le procès de Victor Rahard en 1935

*À l'occasion du décès du pasteur anglican Victor Rahard en 1940, L'Aurore rappelait comment elle avait pris sa défense en 1935. On décèle bien dans le texte suivant le climat d'opposition typique de l'époque entre catholiques et protestants. Il vaut la peine de le relire.*

On ne saurait guère parler du Rev. Victor Rahard sans faire allusion aux persécutions auxquelles il fut en butte de la part des zéloteurs de l'Église de Rome. Elles en vinrent à une accusation de blasphème devant les cours criminelles. Ce qui déclencha cette poursuite, ce fut surtout un placard affiché à l'intérieur d'une fenêtre du sous-sol de son église [du Rédempteur]. Cet écriteau – en vue de répondre à des accusations diffamantes portées contre M. Rahard personnellement et le protestantisme, dans des feuilles volantes et des pamphlets virulents, distribués à profusion dans les familles et dans les rues – faisait un rapprochement entre Judas Iscariote qui vend son Maître et les prêtres qui vendent des messes (le sacrifice de Jésus-Christ); le premier se repent, rejette l'argent et va se pendre; les autres thésaurisent éhontément le gain de leur négoce simoniaque; que pensez-vous de tels accusateurs? ...

Arrêté sur cette accusation de blasphème, M. Rahard fut traité comme le plus méprisable des criminels. Après lui avoir fait subir bien des humiliations, le dépouillement de ses vêtements, l'empreinte des doigts, un interrogatoire grossier et ridicule, il fut jeté au cachot avec des vagabonds et des criminels, où il

resta plusieurs heures, jusqu'à ce que des amis, mis au courant, l'en retirassent sous caution.

Puis suivit un procès dont les échos retentirent par tout l'Empire et le monde chrétien. La presse en général traita l'affaire avec une indifférence, une partialité hostile dont les causes sont faciles à indiquer. Notre journal, se rendant compte de l'importance du litige, le premier en l'espèce, depuis deux cents ans, à être plaidé dans une cour britannique, vint promptement en aide au prédicateur français persécuté. Pendant 18 mois que dura le procès, nous en rapportâmes fidèlement les diverses péripéties sur nos premières pages, fournissant ainsi au public le moyen presque unique de se renseigner sur la vitale question de droit britannique qui y était en jeu et, ce qui était aussi évident, un cas flagrant de persécution religieuse.

Nous nous procurâmes les services du meilleur avocat disponible à Montréal, M. Agénor Tanner, K.C., protestant français; et avec zèle et habileté il plaida la cause jusqu'à la fin dans les cours de Montréal.

Il fut clairement démontré et prouvé que ce qui avait été inscrit sur le placard n'était pas de la nature du blasphème, car il n'y avait aucune critique adressée à la Divinité; mais ce qui s'y trouvait était parfaitement conforme à l'enseignement de l'Église épiscopale, tel que contenu dans les **39 Articles** de sa confession de foi et, comme sut logiquement en conclure l'avocat, si M. Rahard était coupable de blasphème, il faudrait, pour la même raison, condamner pour blasphème Sa

Majesté le roi d'Angleterre, qui est la tête autorisée de l'Église anglicane.

Mais il était évident que les autorités de l'Église romaine étaient bien déterminées d'écraser, réduire au silence, ce fougueux défenseur de la Vérité à Montréal, et les cours du Québec exécutèrent cet ordre dans la mesure du possible : on trouva M. Rahard « **coupable de s'être servi de paroles de nature à exciter les gens à troubler la paix** », et il fut condamné à payer \$100 d'amende ou à un mois de prison.

Le public sans préjugé ressentit l'injustice de cette sentence; aussi était-ce bien l'intention de M. Rahard et de ses défenseurs d'en appeler au plus haut tribunal, mais M. Tanner nous signala un obstacle: c'est que cette cause étant classée parmi les causes criminelles, **de facto** se trouvait exclue du droit d'appel au Conseil Privé.

Aussitôt après sa condamnation, M. Rahard adressa ce message à l'Éditeur du « Sentinel » de Toronto : « Je viens d'être condamné à Montréal pour avoir prêché la cause de l'Évangile, c'est à dire, Christ lui-même.

Dites à vos lecteurs que cette condamnation par des hommes ne me touche pas et qu'aussi longtemps qu'il me restera un souffle de vie, je combattrai pour Dieu et le salut des âmes.

Le disciple n'est pas plus grand que son Maître : n'a-t-il pas dit : « comme ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi! » [...]

*L'Aurore*, 11 octobre 1940, p. 1-2

# Un intérêt bien réel pour l'histoire à Victoriaville

Le 28 mai dernier, l'assemblée chrétienne La Bible parle de Victoriaville avait invité nos collaborateurs Alain Gendron et Jocelyn Archambault à leur donner un aperçu de l'histoire du protestantisme français de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours en accordant la place belle au mouvement missionnaire du 19<sup>e</sup> siècle. C'est plus d'une trentaine de personnes qui ont découvert avec attention le récit de ses difficultés et de ses réussites.

Avec les transformations plus récentes et l'essor de la communauté franco-protestante qui culmine à la période du Réveil des années 1976-1982, l'image générale a changé, mais l'avenir n'est pourtant pas assuré. Afin de donner un peu de couleur locale à ce survol, Jean-Louis Lalonde a présenté l'évolution dans le temps des communautés de Chesterville et de Ham-Nord, dont fait état le compte rendu du livre de Florent Charest qu'on pourra lire ailleurs dans ce numéro. Si la journée a été bien remplie, les participants y ont appris beaucoup de choses et certains ont eu même le goût de poursuivre leurs recherches en s'inscrivant à notre Société. Bel exemple à suivre et on ne peut que souhaiter qu'une pareille session soit reprise ailleurs!



M. Pierre Tremblay, pasteur de l'Église La Bible parle de Victoriaville

# Nouvelles de la Société

## Une visite chez les Frères Mennonites

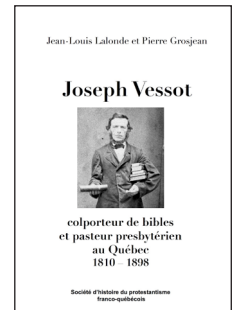
En plus de tenir une activité à Victoriaville, notre Société avait une table au 50<sup>e</sup> anniversaire de la présence des Frères mennonites au Québec célébrés à Sainte-Thérèse. Nous pouvions y présenter livres et activités, et nous offriions même de consulter notre site Internet directement sur place. Ici encore, se dessine la possibilité de quelques adhésions intéressantes à notre Société. Richard Lougheed qui présentait de son côté la Société d'histoire mennonite nous en dira davantage dans notre prochain numéro.



Feller, le rôle de l'église et du cimetière baptistes, une au cimetière du coin Douglass, une à Roxton Pond et une dernière à Marieville. Nous y reviendrons dans notre prochain Bulletin.

## Sous presse...

Si la nouvelle version sur la Conversion de Chiniquy par Richard Lougheed devrait paraître bientôt, deux versions de l'oeuvre de Jean-Louis Lalonde et Pierre Grosjean sur *Joseph Vessot, colporteur de bibles et pasteur presbytérien, 1810-1898* publié par notre société sont actuellement sous presse. Résultat de cinq années de recherche, ce livre dans sa version longue (destinée aux grandes bibliothèques) et dans sa version courte (tout de même 500 pages en format livre) devraient être disponibles d'ici quelques semaines et nous espérons en faire le lancement à l'occasion de notre assemblée annuelle le 24 septembre prochain à Joliette.



## Plaques commémoratives



Notre Société achèvera bientôt la préparation de sept plaques commémoratives qui devraient être mises en place au cours des prochains mois, quatre à Saint-Blaise pour y rappeler l'Institut

## Un coup de main en traduction

Notre Société recherche une personne qui pourrait travailler bénévolement à la traduction anglaise de divers documents en rapport avec l'histoire. Ce pourrait être des passages de notre site Internet ou certaines biographies, par exemple. Le besoin de traduction se fait sentir aussi dans l'autre sens, certaines oeuvres, certains documents d'archives mériteraient une version française également.



Invitation à la neuvième assemblée plénière de la SHPFQ qui se tiendra le **samedi 24 septembre 2011** à Joliette (endroit à confirmer)

- Bilan de l'année, repas, et visite organisée
- Conférence sur Joseph Vessot, colporteur et pasteur presbytérien à Joliette
- Lancement de sa biographie à cette occasion

*Une convocation officielle, l'itinéraire et le déroulement détaillé de la journée vous seront communiqués à la fin du mois d'août.*

LE BULLETIN SHPFQ  
ISSN 1712 - 5898  
Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

**POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ**  
4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4  
www.shpfq.org ou Richard Lougheed : (514) 482-0086

**Responsables du Bulletin**  
Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783  
Alain Gendron: (450) 447-7608